

Prologue

Il est né dans la nébuleuse grise. Au cœur brûlant des amas bleus, il jaillit, traverse les brumes sombres et immenses, trace sa ligne entre les étoiles qui piquettent le noir profond de l'univers. Les forces courbent l'espace tout entier, le ploient indéfiniment. Elles ont peut-être raison. Ici, rien ne s'ajoute au Temps ni ne s'en retranche ; la matière vibrante des géantes rouges irradie le vide, l'amplifie à sa démesure.

Il voyage à la vitesse de trois cent mille kilomètres par seconde, il est immortel. Il glisse sur le froid énorme des champs d'astéroïdes, rebondit sur l'obscurité des planètes mortes, ne croit en rien d'autre que lui-même. Il est tout ; il n'est déjà plus rien.

Le photon dérive, invincible. Il ne connaît que trop peu de choses de ces matières vivantes et bêtement immobiles. Il en croise, pourtant, de systèmes solaires en singularités vives. Elles représentent des jalons à peine marqués, fantomatiques sur les fonds infinis des mondes creux.

L'univers est un ennui éternellement recommencé, le photon l'a appris depuis sa naissance. Et ce dernier continue, sûr de lui, parce qu'il a créé en partie l'inexplicable ; ces boules rondes et gelées flottant dans le néant ; ces étoiles d'une blancheur insoutenable ; ces gouffres obscurs aspirant et comprimant tout ; ces nébuleuses d'où lui-même, petit ludion de lumière immatérielle, a été expulsé. Cette somme innommable, insensée. Durable et solitaire.

Le Temps est tellement long qu'il en devient profondément immobile. Le photon poursuit sa route perlée, visite des soleils jumeaux autour desquels gravitent des bouts d'astres pelés, ignore les météores incandescents des vieux mondes, atteint enfin les régions périphériques d'une galaxie semblable à toutes les autres.

Le vide de l'espace s'ordonne alors un peu. Le photon file au-dessus de corps figés, désespérément glacés, contourne une sphère mauve annelée, laisse aussi derrière lui la masse gélatineuse d'une géante boursoufflée de gaz ; ricoche sur les poussières d'une ceinture, s'ocre au passage furtif d'une boule rougeoyante ; fond droit sur la planète bleue et blanche. Qui, elle, ne ressemble à aucune autre.

Il descend, pénètre une atmosphère moite et humide. En dessous de lui s'étend un continent cerné d'un océan indigo. Il y a du vert et du brun répandus sur les terres immergées. Le photon s'approche toujours plus. Plusieurs lacs trouent de tâches irrégulières les vallées qui, inévitablement, se précisent. Et les arbres se dressent, innombrables.

La particule plonge dans le sous-bois, perce avec des millions d'autres la pénombre ; le rayon opalin qu'ils forment dessine son chemin rectiligne et percute la gueule du reptile.

L'animal, énorme, queue grise en balancier dans l'axe de son corps, pattes arrière puissantes et interminables, membres avant presque atrophiés, garde les yeux ouverts. Le rayon de soleil tache d'un vague losange la mâchoire supérieure ; le photon monte et descend le long du faisceau blanc à une vitesse effarante ; regagne le haut du sous-bois, revient blanchir la peau du grand prédateur. Repart. Revient. À l'intérieur de sa propre éternité de lumière.

Le reptile effectue un mouvement de corps infime. La tache de soleil s'est déplacée sur la mâchoire inférieure. L'animal, pour la première fois, cligne de ses petits yeux, renâcle. Dans le prolongement de son regard, broute un tricorne à la masse pataude, gueule surmontée d'une

collerette osseuse. Il tourne le dos au prédateur, en lisière du sous-bois, ne l'a pas vu ; ne l'a pas non plus senti puisqu'il est sous le vent.

Le rayon, jusqu'à présent coupé dans son trajet par la gueule du reptile, frappe brusquement le sol. Le prédateur, lui, s'est rué sur le tricorne en poussant un hurlement terrible. La proie se cabre sous la douleur, geint, tente de se soustraire à la tenaille des dents autour de son cou. Elle n'y parviendra jamais.

Le photon rebondit déjà sur la flaque d'eau claire, là, tout près des hautes graminées, s'extrait du sous-bois au gré d'un autre rayon plus dense ; et s'élève, s'élève, indéfiniment. La vie et la mort lui sont étrangères et il s'en moque. Il est tout ; il n'est sûrement plus rien.

La planète bleue s'éloigne à son tour ; des traînes de nuages saupoudrent l'océan sous le voile diffus et crémeux de l'atmosphère. Le photon retrouve bientôt le vide glacial de l'espace, se nourrit de ce jeune soleil qui l'a peut-être attiré jusqu'ici, reprend de la vigueur, poursuit au-delà du néant, parcourt la périphérie des étoiles.

Il est fragilement immuable.

Les contrées aveugles se succèdent, faites de poussières et de vents stellaires, les années-lumière s'ajoutent aux précédentes. Deux supernovæ explosent sur le chemin obscurci du photon. Deux ou trois éternités passent.

Les amas s'épanouissent en gerbes informes ; d'autres planètes réapparaissent soudain, tournoyant autour d'un soleil discret. Le photon les ignore, continue de s'inscrire dans sa propre parallaxe. Puisque c'est lui-même qu'il choisit d'observer. Bientôt, les brumes d'Okar flottent entre les mondes gourds, lui rappellent les premières nébuleuses, ces boursouflures cendrées gigantesques qui ont prélué à la naissance du grain de lumière.

Le Temps, pourtant, se dissocie, s'agrège, s'agglutine encore, se distend pour toujours ; la lumière ne dévie plus. Un nouveau soleil plie alors l'espace autour de lui, une sphère violine et sombre l'accompagne dans ses révolutions ; calme, lente. Bien plus volumineuse que la vieille planète bleue qui n'existe déjà plus.

Et elle se rapproche à son tour. Inexorablement.

Le photon perce les nuages d'une saison qui s'appelle ici l'Éveil, fuse au-dessus de GrandEau, l'océan, choisit la petite silhouette bleue recroquevillée sur le rocher, tout près du rivage. Pour en frapper la membrane translucide de l'aile droite.

Tout est indolent, scandé par le ressac paresseux de GrandEau. Et le grain de lumière n'ira pas plus loin ; l'être bleu s'en est nourri comme de millions d'autres, pour survivre au traumatisme passager de l'éclosion et prendre quelques forces.

La petite Rune qui vient de naître s'appelle Lyve. Elle s'ébroue au soleil éclatant de ce monde que l'on dit mauve et noir, déploie ses ailes, les bat un peu pour les sécher.

Lyve est née de l'océan. Et elle sourit, reconnaissante, à ce qui l'entoure. Elle sait, instinctivement, que cette planète, un jour, sera digne d'elle et de toutes les Runes. Et de tous les autres peut-être aussi.

Peut-être.

Bankgreen est immense.

Première partie : la vie

1.

Mordred s'arrête au sommet de la colline. Monté sur Rod, le grand varan, il regarde peut-être la plaine de l'Orman qui s'étend tout autour. Mais personne ne le sait vraiment. Le varanier est engoncé tout entier dans son armure de métal, tête protégée d'un heaume arrondi. Le carcan grince davantage au creux de l'air humide du matin.

La nève recouvre tout d'une blancheur poudreuse. Les arbres-comme ploient sous les flocons ; aussi loin que porte la vue les chemins se mêlent aux champs ; et là-bas, au bout de l'horizon, le ciel se confond irrémédiablement avec la terre. C'est ce que les Digtères et les Arfans nomment les jours blancs.

Le monde mauve et noir de Bankgreen est en Sommeil depuis un quart de cycle. Il est froid, assourdi, mélange le haut et le bas en une pâleur uniforme. Tout semble plus voûté, affaissé. Mordred souffle, d'une voix grave :

« Nous camperons là, Digtères. »

Ils sont cinq, debout en léger retrait de la gueule puissante du varan. Trois se tiennent à la gauche de Mordred, les deux autres, sur le flanc opposé, inspectent encore le lointain. Tous sont revêtus de la livrée des soldats Digtères. Armés de leur seule lame, ils suivent le varanier jusqu'au point de ralliement déterminé par le conflit, où la dernière bataille de l'Orman doit se dérouler.

Qax, le plus trapu des Digtères, s'essuie le front de ses trois doigts boudinés. Son crâne est rasé ; le corps, solide, se plante dans la nève immaculée de la colline. Le soldat, habitué aux températures extrêmes du Sommeil, ne frissonne pas sous la toile claire du sarrau ; ses pieds chaussés de peau ne souffrent pas davantage. Il dit simplement, en levant la tête vers Mordred :

« Camper là ? En pleine hauteur ? »

Le varanier, d'un mouvement lent du heaume, répond, les deux mains gantées de fer retenant les rênes de son animal :

« Ça fait deux questions de trop, Qax. »

Mordred dédaigne son interlocuteur, sollicite d'un signe imperceptible le soldat Trois-Doigts le plus excentré du même trio.

« Mok, pourquoi nous arrêtons-nous sur le sommet de cette colline ? »

Le Digtère aux traits ridés hoche la tête lourdement, réfléchit longtemps avant de répondre.

« Parce que vous avez jugé que c'était le mieux pour nous cinq ? »

– Répondre à une question par une autre question ne peut pas satisfaire le varanier que je suis, Mok. Tu sais que je connais ta mort ? Tu le sais ? »

Mok baisse les yeux sur la nève blanche ; dit, du bout des lèvres :

« Oui, je le sais. Les varaniers voient la mort de tous ceux qu'ils rencontrent. »

Qax croise le regard de Mok, coudoie discrètement Lyh, le troisième, dont le crâne présente deux cicatrices à la base de la tempe gauche. Le balafre hasarde alors :

« S'arrêter sur une colline, c'est braver la mort. C'est savoir que l'on peut rejoindre le Noir et le Mauve.

– Oui, Lyh. Et peut-être plus encore. Que voyez-vous, les deux autres ? » demande Mordred en se tournant à droite.

Saü et Jra cessent de scruter l'horizon indistinct, confirment l'un après l'autre qu'il n'y a rien à des lieues à la ronde. Droit devant, à l'Est, à l'Ouest, derrière eux.

Saü, le plus jeune des cinq Digtères, ajoute :

« Le ciel est bas. Ce n'est rien que le Sommeil.

– Oui, renchérit le varanier de sa voix impénétrable. Bankgreen ressemble à une prison sans toit d'où même un lifaune ne pourrait s'envoler. »

Puis l'être en armure respire deux fois profondément et confie au dernier soldat, Jra :

« Je sais ta mort aussi, Digtère. Et elle n'est pas plus douce que celle des quatre autres. Tu veux la connaître ? »

Le jeune Digtère aux yeux noirs secoue la tête ; marmonne :

« Je n'en ai aucune envie.

– Et je te comprends. Rassure-toi quand même : tu auras le temps de la voir venir jusqu'à toi. L'éternité, même. »

Les cinq soldats échangent un bref regard, s'écartent pour permettre au varanier de descendre de sa monture.

Rod le varan souffle son cri rauque. Mordred ordonne à Jra, le Digtère aux yeux noirs :

« Déharnache-le. Les autres, dressez le camp. »

L'être en armure s'éloigne de quelques pas, se campe près d'un rocher recouvert de neige et ne bouge plus, bras cerclés de fer le long du corps. Jra et Saü détèlent aussitôt le reptile pendant que Lyh et Mok s'occupent de décharger le barda arrimé sur son échine. Qax choisit de ne pas prendre part à l'agitation qui précède toujours l'établissement du camp pour la nuit.

C'est la fin de l'après-midi ; le fond blanchâtre du ciel s'alourdit. La neige aplanit les rares reliefs, les rapproche tous. Bientôt, la pénombre voilera les alentours et ternira Bankgreen tout entière. Qax n'aime pas ce moment, ni les autres.

La yourte est dressée à même le sol poudreux. Jra a aidé Mok et Saü à en tendre la toile rêche. Lyh et Qax ont attendu qu'ils en aient fini. Lorsque leurs trois comparses pénètrent enfin dans l'habitable, ils parlent encore.

« Installer le camp sur un sommet est stupide », s'entête Qax.

Lyh le balafre hausse les épaules, émet un soupir chargé de vapeur d'eau.

« Nous ne risquons rien, bon sang. Pas avec un varanier et sa bête.

– Il ne fallait pas s'arrêter là.

– T'es fatigant, Qax. »

Un bruit sourd retentit derrière eux, suivi d'un deuxième. Par-dessus leur épaule, ils aperçoivent Mordred, armure grinçante, qui rejoint son varan. Il lance aux deux Digtères :

« Abritez-vous.

– Il faudrait monter une garde », dit Qax en élevant la voix.

Le varanier est au pied de sa monture, s'aide de la patte avant du grand varan pour se hisser sur l'échine. Il répond sans même se retourner :

« À ton aise, Digtère. Tu veilleras donc seul toute la nuit. Puisque tu l'estimes nécessaire. »

Mordred se cale entre les deux membres antérieurs de l'animal, s'allonge sur le dos, croise les bras sur son haubert ; le métal s'entrechoque dans le silence du soir. L'obscurité, peu à peu, engloutit la blancheur du Sommeil. Lyh ajoute simplement à l'adresse de son congénère :

« Bon guet. »

Qax opine, raide sur ses jambes. Le balafré gagne la yourte à son tour.

Il y trouve les trois soldats regroupés autour du feu nomade : deux rondins de bois lige à la combustion lente et diffuse. Le retardataire prend place, s'assied en tailleur, fermant ainsi le losange humain ; annonce d'un ton neutre :

« Qax est de corvée de garde. »

Mok acquiesce.

« C'est peut-être le moment, alors.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demande Saü.

– Qu'il faut s'en débarrasser. Sa bêtise compromet le groupe.

– Oui, confirme Jra en clignant de ses yeux noirs. Il nous fait beaucoup de tort.

– Et le tuer changera quoi, dans ce cas-là ? s'enquiert Lyh.

– Rien, probablement.

– Alors c'est stupide », dit Mok.

Jra secoue la tête.

« Non, c'est au contraire tout ce qu'il y a de plus sensé, l'ami. L'escorte est de type initiatique. »

Mok marmonne :

« Nous ne sommes que cinq à accompagner le varanier jusqu'au point de ralliement Digtère, de l'autre côté de la plaine de l'Orman. Les escortes initiatiques concernent des contingents beaucoup plus importants.

– Pas toujours. Que tu le veuilles ou non, c'en est une. »

Le balafré intervient.

« Jra a raison. Tous, autour de ce feu, nous savons qu'il a raison. »

Saü le plus jeune et Mok hochent finalement la tête. Lyh repart :

« Donc, si c'est une escorte initiatique, cela ne signifie qu'une chose. »

Les trois Digtères baissent le regard à terre, ne disent rien.

« Quand l'avez-vous senti ? demande encore Lyh.

– Il y a deux jours, peut-être, confie Jra.

– À peu près à ce moment-là aussi », renchérit le balafré.

Mok, à contrecœur, concède du bout des lèvres :

« À l'aube blanche seulement.

– Et moi, maintenant, sûrement », avoue Saü, penaud.

« Aucune importance, dit Jra. Tu es le plus inexpérimenté des cinq de toute façon. »

La lumière orangée du feu creuse les visages grossiers des Trois-Doigts. La yourte tend son tissu épais au-dessus d'eux ; au-dehors, la nuit repousse le jour.

Jra demande :

« Qui a faim ? »

Mok et Lyh répondent les premiers. Saü, distrait, se signale trop tard. Le soldat aux yeux noirs enchaîne :

« Tu as donc plus de forces que les autres, jeune Digtère. Ou alors, la prochaine fois, sois plus attentif. Tu as pris le temps d'aiguiser ta lame avant notre départ ?

– Ça oui, je l'ai fait, dit Saü.

– Très bien. Débrouille-toi pour attirer Qax au pied de la colline, sur le versant opposé au sens de notre marche, bien sûr.

– Bien sûr, grince Saü. J'y aurais pensé tout seul, je crois, Jra.

– Tu crois ou tu en es sûr ? » insiste le balafre.

Jra pose une main sur le bras de Lyh.

« Ça ira. Quant à toi, Saü, si tu as toute la nuit pour agir et choisir le moment qui te sera le plus propice, tu ne disposes que de quelques minutes pour réfléchir.

– J'en ai conscience.

– Dans ce cas, éloigne-toi du cercle et fais ce que tu as à faire. »

Le jeune Digtère s'exécute et se rencogne dans l'angle le plus excentré de l'habitacle. Les trois autres soldats continuent de deviser à voix basse.

À l'extérieur, un bruit de métal résonne au creux de la nuit noire ; le souffle continu du varan Rod rythme doucement le temps de Bankgreen. Qax promène son regard aveugle sur la vallée. Il a froid.

Le guetteur sent une présence, derrière lui. Sur sa gauche, pourtant, Rod, endormi, repose sur la terre de la colline, Mordred toujours allongé sur le prolongement de son cou ; le varanier figure une masse informe et étrangement figée. Plus à droite, la yourte irradie de la lumière ocrée du feu des soldats, filtrant le tissu grossier. Droit devant la plaine s'étend, impénétrable. Qax ne perçoit qu'un périmètre d'une vingtaine de pas à peine. Hautes dans le ciel, les sentinelles changeantes, comme les nomment tous les êtres de Bankgreen, dissipent un peu l'obscurité. Elles scintillent par millions et personne ne peut vraiment les compter. Hormis les enfants, peut-être, encouragés par leur seule naïveté.

En jetant un œil par-dessus l'épaule, Qax distingue une silhouette se détachant du noir. La présence ressentie, c'était celle de Saü. Le jeune Digtère s'approche. Ses yeux brillent dans la nuit. Il dit d'une voix éteinte :

« Juste histoire de te tenir compagnie quelques instants. »

Qax acquiesce, l'air absent.

« Tu ne me déranges pas.

– Il n'y a personne, Qax. Et jusqu'au matin, ce sera comme ça.

– Aucune importance. Je sais, moi, ce que risque un convoi, surtout lorsqu'il choisit de s'arrêter en hauteur.

– Nous escortons un varanier, rappelle Saü.

– Raison de plus.

– Tu n'as même pas faim ?

– Non, pas plus que ça. »

Qax lève soudain les yeux au ciel. Quelques flocons de neige tombent à nouveau. Saü confie, mi-amusé :

« Il va peut-être en tomber assez pour recouvrir Mordred. »

Qax efface aussitôt le sourire naissant sur ses lèvres.

« Je ne crois pas. Rien ne peut enfouir un varanier. Et puis, Mordred m'a appris quelque chose que tu ignores, Digtère. »

Le jeune soldat se tend, insensiblement.

« Et qu'est-ce qu'il t'a appris ? demande-t-il.

– Je ne peux pas te le dire. Peut-être que toi et les trois autres, vous n'avez pas compris qu'on formait une escorte initiatique.

– Ah ?

– Tu sais ce que c'est, évidemment. Et par ce que m'a confié Mordred, le varanier, je peux te le confirmer sans le moindre doute. »

Saü déglutit une boule de salive, frissonne au froid pénétrant du Sommeil. La neige tombe en flocons légers et fins.

« Me confirmer quoi ?

– La confession de Mordred est tout à fait claire. Et si c'est à moi qu'il a choisi de la faire, c'est que je ne risque rien. Au moins dans un premier temps. Tout le monde est encore vivant, sous la tente ?

– Oui », rétorque Saü.

Qax, gêné par la réponse, croise les yeux du jeune soldat, essaie de les lire ; sans y parvenir.

« Curieux. »

Il scrute quelques secondes la yourte toujours éclairée de l'intérieur, puis revient sur le jeune soldat.

« Mais ça a pu aussi se décider depuis que tu m'as rejoint ici.

– Décider quoi ? Ni Mok ni le balafre, ni même Jra n'avaient deviné qu'on... »

Saü s'est figé brusquement ; tend l'oreille. Chuchote :

« Un bruit, là. Au pied de la colline. »

Qax, sourcils froncés, secoue la tête, incrédule.

« Je n'ai rien entendu.

– Et moi, j'en suis sûr. Sur la droite, en contrebas », murmure Saü.

Puis il dégaine sa lame du fourreau, dévale la pente, s'enfonce dans l'obscurité. Qax, à regret, le suit.

Au bout d'une quarantaine de mètres dans la terre poudrée de blanc, les deux Digtères s'immobilisent. Saü croit entrevoir l'ombre incertaine d'un arbre-comme, tout près. Qax grogne, contrarié d'avoir été éloigné de son guet, les flocons de neige fondant sur son visage :

« Il n'y a rien, Saü, bon sang. On remonte, maintenant. »

Le jeune soldat se retourne sur son aîné, le toise, et dit en détachant soigneusement chaque mot :

« Si, il y a forcément quelque chose. Ici ou ailleurs, Digtère Qax. Puisque sur Bankgreen, tout a une raison. »

Le trapu ne se méfie pas suffisamment. Il a juste le temps d'apercevoir le reflet argenté de la lame s'élevant au-dessus de son crâne, puis de sentir une chaleur fraîche lui scier la base du cou. La tête du Digtère tombe au sol, enfonçant sa masse sanglante dans la poudre. Alors, Saü, terrifié, voit son propre cauchemar prendre forme.

Le corps, toujours debout, s'anime d'un seul coup. Les deux mains folles agrippent le cou du tueur et pressent, pressent, interminablement. Le jeune soldat, complètement effaré, ne pense même pas à se servir de sa lame pour se dégager. Au même moment, une voix morte balbutie, du fond de toute cette terreur :

« Il n'y a rien... Saü... bon... sang... On remonte... maintenant... »

C'est la tête tranchée qui parle. Saü bredouille, épouvanté :

« Non, non. Le Noir et le Mauve m'en soient... »

Les mains du corps décapité resserrent leur emprise. Le jeune soldat guigne du coin de l'œil la tête de Qax gisant dans la nève ; les lèvres remuent encore, miment deux ou trois mots inaudibles, les yeux hallucinés roulent d'un bord à l'autre. Et le jeune Digtère se souvient de sa lame et de sa force de coupe.

Le métal s'abat avec une rapidité inouïe. Les deux bras sont cisailés net à la hauteur des coudes et pendent, orphelins, sur le torse de Saü ; les mains restent encore accrochées à son cou par pur réflexe musculaire. Le corps sans tête, lui, s'écroule dans la même seconde au pied de la colline.

Saü respire fort et vite, pose un regard horrifié sur le visage de Qax dont les lèvres continuent de trembler pour rien, libère son cou des deux bras coupés qui rejoignent la poudre maculée de sang. À deux pas de là, le corps est secoué de spasmes ; la jambe gauche du cadavre tressaille.

Enfin, Saü recule un peu, ébranlé, tente de récupérer. Il tient fermement sa lame au creux du poing.

L'armure est blanchie d'une fine pellicule de nève. Les flancs gris du grand varan, souffle ralenti par le froid, palpitent doucement. Le jeune soldat s'approche, visage et uniforme éclaboussés de sang, s'arrête au pied de l'animal et contemple Mordred.

Les flocons s'espacent toujours plus. Et Saü psalmodie, toujours choqué par la mort de Qax, à l'adresse du varanier :

« Tu es vide. Sous ton armure, il n'y a rien. »

Le Digtère risque un œil par-dessus son épaule. La yourte ne vibre plus d'aucune lumière.

« Tu n'es rien, poursuit-il. Même pas un mort creux. »

Saü s'enhardit, prend appui sur la patte avant gauche du reptile et se hisse sur le dos massif, manque tomber plusieurs fois en assurant son équilibre sur la peau rendue glissante par la nève. Se rétablit.

Le temps se rétracte. Il n'a pas envie de continuer à vivre, la faim le ronge tout autant. En invoquant un court instant le ciel et ses sentinelles, il croit savoir ce que tout cela signifie. Son existence de Trois-Doigts enrôlé dans une guerre que lui, comme tous les autres, n'aura pas voulu ; la fin cauchemardesque de son compagnon d'armes, au pied de la colline ; la justification des derniers varaniers au service du Prime Digtère ; Mordred lui-même ; Bankgreen tout entière. Et puis, en ramenant ses yeux sur le heaume ennèvé, le sens profond du monde mauve et noir lui échappe irrésistiblement.

Il brandit sa lame au-dessus de l'armure et l'abaisse avec une lenteur patiente. La pointe du métal se fige pourtant à l'entrée de la fente qui raye d'un trait sombre le heaume, dans le sens de la largeur, pour au moins permettre à Mordred de voir. Puisque tout le monde le croit. Saü sait qu'il n'en est rien. Et veut s'en assurer.

Mais, pour lui, tout se passe beaucoup trop vite. Le gant métallique se referme sur la lame, la tord sans effort ; la nève qui recouvrait l'armure glisse sur l'échine du varan. Mordred se redresse d'un bond ; Rod gémit sous la contrainte du poids, ouvre un œil, ne panique pas. Il connaît son maître.

Le varanier dit d'une voix forte et grave :

« Pauvre fou ! Qui crois-tu être ? »

Le jeune soldat, pétrifié, ne réussit même pas à articuler les deux syllabes de son prénom. Parce que c'est tout ce qui lui vient à l'esprit à ce moment précis.

Mordred arrache la lame de la main du Digtère et la propulse dans la nuit du Sommeil. Demande :

« Tu espérais réellement pouvoir le faire ? »

– Je... ne sais... pas, balbutie Saü.

– Très bien. Je n'aurais pas pu offrir à Qax une mort plus douce que celle que tu lui as réservée. Certaines affaires Digtères doivent se régler entre les Trois-Doigts que vous êtes. »

Le soldat surmonte sa peur, ânonne :

« Il m'a laissé... entendre que vous lui aviez confié un secret. Je... »

– Qax n'a jamais prononcé le mot "secret", jeune Digtère. »

Saü se fige, debout sur l'échine du grand varan. Mordred n'a pas pu surprendre leur conversation. Et...

« De plus, repart Mordred, je ne lui ai dit qu'une seule chose. Une chose que toi-même et les trois autres saviez déjà. Maintenant, descends de mon varan. »

Le soldat obéit, saute à terre dans la nève compacte. Rod l'épie de son œil rond et brillant, renâcle un peu. Son maître dit enfin :

« Il n'en reste plus que quatre. »

Saü, sans demander son reste, gagne la yourte devenue sombre. Le varanier retrouve aussitôt sa position allongée ; en devient inerte. Une fois de plus.

Les sentinelles changeantes chatoient par millions au-dessus de lui.

Puisque tout s'intensifie. Indéfiniment.

Là, en retrait du Temps réel, il y a le chemin noir où Mordred n'a jamais croisé la moindre Rune. Les êtres ailés préfèrent visiter les Limbes, et communiquer à travers elles chaque fois que c'est nécessaire.

Le varanier progresse sur le ruban qui flotte dans la lumière bleue. À la bordure indistincte, le rappel du monde s'inscrit en filigrane, s'accorde aux pensées du marcheur. Deux bras coupés gisent dans une blancheur immaculée ; un corps séparé de sa tête ; le visage ahuri du Digtère ; la guerre de l'Orman qui vit ses derniers jours, Mordred le sait ; la mort, les morts, multipliés jusqu'à la nausée. La fin des varaniers.

L'allée sombre répète sa longueur, circonscrit sa propre durée à l'allure de Mordred. En bordure, le rappel de la vie colore de centaines de mouvements inachevés le bleu solide des brumes de l'Okar.

Le brouillard suspendu dessine les gradins d'une assemblée presque vide. Huit autres varaniers attendent, assis en différents endroits de la structure. Aucune des armures ne cille. Le froid insoutenable de l'Okar ne les indispose pas. Et Malran, le varanier lointain, lance à l'adresse de Mordred :

« Tu as été reversé dans l'unique dimension ? »

Mordred s'arrête au pied du deuxième gradin brumeux, prend place. Les pièces de métal ne crissent pas une seule fois dans l'accomplissement du geste. L'Okar ne peut vibrer qu'au son des voix.

« Une simple contingence Digtère, informe le varanier.

– Où en étions-nous ? » fait Malran.

L'un des neuf répond en hochant du heaume :

« Solbur évoquait notre avenir. »

Malran opine à son tour, interpelle Solbur.

« Et la question mérite d'être posée. Que voulais-tu dire exactement, pair varanier ? »

Solbur se redresse imperceptiblement ; dit d'une voix puissante et égale :

« Nous vivions aux périphéries des groupes humains peuplant Bankgreen. Nous maintenions les territoires sub-Nord à notre mesure. Nous débordions parfois pour tromper l'ennui et ainsi justifier l'autre dimension, ce que toujours nous avons nommé les brumes de l'Okar. Et puis, inexorablement, nos rangs se sont éclaircis et les brumes ont perdu en intensité pure. C'est sûrement pour cela que nous avons conclu un pacte avec les Digtères. »

L'un des neuf renchérit d'une voix aussi forte.

« Parce que nous avons cru qu'en nous resserrant autour d'une réalité, celle des Trois-Doigts, nous serions capables d'endiguer notre propre déclin. »

Solbur confirme d'un hochement du heaume, enchaîne.

« Nous avons donc combattu à leurs côtés, chaque fois que la nécessité devait faire loi, sans jamais compter. Jusqu'à aujourd'hui, Malran.

– Et nous ne retirons rien de cette alliance », complète le varanier lointain.

Mordred intervient à son tour.

« La mort de plus en plus rapprochée de nos frères nous a poussés vers les peuples humains de Bankgreen, mais nous avons continué à disparaître.

– La mort, souffle Solbur d'une voix désincarnée.

– À quoi ressemble-t-elle ? » s'enquiert l'un des neuf.

Malran réfléchit quelques secondes. Les brumes dérivent autour des armures argentées. Au-dessus d'elles, une voûte noire et inévidente couvre l'Okar, retient l'horizon aux franges d'un monde peut-être réel, tout près — ou à des éternités de là.

« Aucun de nous ne peut en avoir une totale conscience. Excepté Mordred. »

L'un des neuf objecte :

« Et en quoi voir la mort de l'être qui vous fait face, la lire dans ses yeux, l'aiderait plus qu'un autre varanier ? »

Solbur répond.

« Parce que la vision de la mort n'est pas donnée à tous les maîtres de varans.

– Elle ne resurgit qu'une ou deux fois tous les mille deux cents cycles », rappelle Malran.

L'un des neuf demande ainsi à Mordred :

« Alors, la mort, qu'est-ce que c'est vraiment, varanier ? »

Mordred ne répond pas tout de suite, embrasse d'un regard l'assemblée des huit. Confie, à mi-voix :

« C'est difficile à expliquer.

– Essaie quand même, l'invite Solbur d'une voix profonde.

– Bien. Puisqu'il en est ainsi. Depuis le début de la guerre de l'Orman, je les vois mourir, tous. Il y a un quart de cycle, je combattais dans la plaine de l'Herbau. La veille de la bataille, je me suis adressé aux soldats, et leur mort, l'une après l'autre, s'est montrée. Ils étaient broyés par les massues de métal, éventrés par les lames des lignes adverses. Ceux qui devaient survivre ployaient sous les blessures. »

Malran l'interrompt.

« Tu ne nous expliques pas ce qu'est la mort, Mordred.

– Comment le pourrais-je ? La mort, c'est un spectacle inévitable. Des images toujours irréelles, pairs varaniers.

– Pourquoi irréelles ? demande Solbur.

– Parce qu'elles ne reposent finalement sur rien, sinon sur une future absence. »

Les brumes glissent sur les gradins vides et incertains. Le froid glace l'univers de l'autre dimension ; rien n'a de sens caché et les varaniers réunis là le savent.

« La mort, éructe Mordred d'une voix lente, c'est le néant consenti. Le vertige au-dessus d'un précipice dont on ne connaît pas la profondeur. C'est le cauchemar de l'insurmontable. »

Le heaume de Malran bouge à peine.

« C'est donc ce que nous-mêmes ressentons lorsqu'elle survient, n'est-ce pas ?

– Peut-être, répond Mordred.

– Pourquoi mourons-nous à notre tour, varanier ? Certains d'entre nous étaient presque aussi vieux que Bankgreen. Pourquoi ? »

Mordred hésite un court instant, se tend sur le gradin de brume.

« J'ai peut-être un élément d'une réponse que nous ne serons jamais capables de connaître en son entier. »

Les huit autres pairs se pétrifient encore plus, oreilles tendues.

« Chaque fois qu'il m'est donné de voir la mort de celui que je rencontre, une conviction sourde me dit qu'elle ne s'impose jamais, qu'elle *est*, tout simplement.

– En d'autres termes ? fait Malran.

– Elle supplée à l'ordre des choses, probablement parce qu'elle se situe au-delà de tout. Et en dessous. Rien ne dure, Malran, Solbur et les autres.

– Cela, nous nous en doutions déjà un peu, Mordred.

– Je ne crois pas, varanier lointain. La perception, toujours faussée, devient une conviction par renoncement ou par faiblesse. Nous finissons par croire à ce que nous ne sommes pas.

– Soit, tranche Solbur en agitant une main gantée devant son heaume. Mais concrètement, la mort d'un varanier ressemble à quoi ? »

Mordred hausse les épaules.

« Je n'en ai jamais vu mourir de mes yeux. Personne, parmi nous, n'a pu assister à ce genre d'événement. Tout à l'heure, j'ai rejoint l'unique dimension pour parer le coup de lame d'un jeune

Digitère. Il voulait confirmer sa propre intuition : vérifier que sous le heaume, il n'y avait rien. Si nous, nous savons ce qu'il y a sous l'armure, est-ce que cela fait de nous des êtres mieux préparés à la mort ?

– Nous ne comprenons pas ta question, Mordred.

– Nous ignorons comment et où nous mourons, ce qu'il advient de nos corps sous les armures, ce que deviennent aussi nos armures. Je pense que nous avons peur. Simplement peur. »

L'un des neuf murmure, d'une voix métallique :

« Moi, je sais au moins pourquoi nous mourons. Nous rejoignons le grand vide parce que nous sommes fatigués, épuisés. Non ?

– Alors dans ce cas, Kilfax, rétorque Malran, des millions de cycles auront été inutiles. Vécus pour rien par nous tous.

– Peut-être, répond le varanier. Ce qui dure n'a pas de sens. Le reste est mangé par la nécessité du provisoire. Voilà ce que je retire des propos du pair Mordred.

– Bien. Nous savons donc pourquoi nous allons mourir. Mais ni comment ni où.

– Apparemment », renchérit Mordred. « Ce que nous avons appris, en ce temps dans les brumes, nous le savions déjà, au bout du compte. »

Le silence enferme les armures. Le varanier lointain demande enfin :

« Où livres-tu bataille, demain ?

– Au bord des Sables Rouges du Dill, fait Mordred.

– Nous autres serons disséminés sur l'Herbau, le bas Orman et le land de Kin. Les brumes de l'Okar peuvent être sollicitées à tout moment, vous le savez. Nous ne sommes plus que neuf et leurs cohérences fluctuent beaucoup plus que par le passé. Au dernier survivant des varaniers, l'autre dimension ne pourra probablement plus être invoquée. »

Solbur pose ainsi la dernière question.

« Pourquoi les Digitères nous abandonnent-ils ? »

Et l'un des neuf, Kilfax, répond :

« Parce que nous sommes maintenant mortels à l'horizon d'une vie de Digitère ou d'Arfan.

– Et les brumes de se dissiper », ordonne Malran en levant ses lourds bras de métal au ciel inaccessible.

Rien n'a existé et Bankgreen seule le sait.

Le retour dans l'unique dimension, lui, se fait sans le moindre heurt.

*

* *

Le jour blanc étend sa pâleur, rapproche l'horizon, le bouche de toutes parts. Bas sur le ciel, le disque du soleil brille tièdement. Rod le varan n'en sent pas les rayons le long de sa peau écailleuse. L'animal progresse, emprunte les chemins ennèvés de la plaine Pauvre, guidé par son maître monté à califourchon sur le cou. Les quatre soldats ferment la marche, à une distance respectable de la queue du reptile, beaucoup trop mobile ; tous les escorteurs s'en méfient. Jra et Lyh précèdent les deux

autres qui lanternent. Mok jette un œil sur Saü, de temps à autre. Le jeune Digtère ne le remarque pas.

Le monde est tassé, oppressé par le Sommeil. La vue ne porte qu'à une centaine de mètres, au plus lumineux de la journée. Les bruits assourdis, les voix ne rebondissent sur aucun écho. Souvent, les Digtères lèvent les yeux pour fixer le soleil et se persuader de nouveau du vrai jour qu'ils sont en train de vivre. Lorsqu'ils ramènent leur regard sur le fond blanc du trajet, ils n'y croient déjà plus.

Un arbre lige se dresse en bordure du chemin, défeuillé. Le noir de son écorce perce en plusieurs endroits, là où la nève se détache du bois par petites plaques. Ce sont les seules taches de contraste sur la trame uniforme du paysage.

Le grand varan souffle à intervalles réguliers, garde son rythme lent et inexorable.

Au début, c'est à peine un battement. Le cortège se tourne vers la source du bruit ; sur la gauche, à une vingtaine de mètres en hauteur. Puis il apparaît, fascinant. Superbe.

L'oiseau au bec jaune glisse encore au creux de l'air, bat de ses ailes rouge et or, crête bleue ondulant au vent de son vol. Saü contemple, troublé, le jeu somptueux des quatre couleurs, ses compagnons suivent l'animal un long moment des yeux au-dessus des branches du lige. Mordred, sur son varan, tient fermement les rênes, flatte le cou du reptile qui s'immobilise aussitôt, imité par les Digtères.

Tout se suspend à la danse des couleurs sur le jour pâle. L'oiseau rouge et or choisit la ramure la plus fine de l'arbre lige ; s'y pose. Et jette des coups d'œil furtifs, dans toutes les directions. Croise parfois le regard ébahi des quatre soldats. Ignore le varanier et son reptile.

« C'est un lifaune », dit Mordred de sa voix grave.

Lyh le balaféré murmure :

« Moi, je le savais. »

Jra renchérit :

« Il paraît qu'il sait écouter.

– Oui, et il répond même, parfois, confirme le balaféré.

– Alors, qu'avez-vous à lui dire ? » demande le varanier.

Les quatre Digtères s'entrecroisent, désorientés. Lyh lance à mi-voix, pour lui-même :

« Aucune idée. Certains d'entre nous ne croisent pas un seul lifaune au cours de toute leur vie. Même une Rune serait plus accessible que les oiseaux rouge et or. »

Le lifaune siffle une première fois.

« C'est le signe que vous devez poser votre question, Digtères. »

Une voix s'élève, brusquement. Celle de Mok.

« Quand mourons-nous ? »

Si tu emploies le présent, c'est que tu ne veux pas y croire. Et tu as tort.

Ils ont tous entendu, jetés au fond de leur esprit, les mots pensés par l'oiseau. Saü sursaute, stupéfait. Les autres clignent des yeux plusieurs fois.

« Quand mourrons-nous, alors ? » corrige Mok, lèvres tremblantes.

Vous êtes déjà morts. Un chemin se choisit. Et la dignité du marcheur se mesure à la longueur du périple qu'il entreprend. Vous n'avez pas voulu choisir, Digtères.

Le lifaune s'ébroue, siffle pour la seconde fois et reprend spontanément son essor. Il s'élève, perce le ciel bas, disparaît bientôt, mangé par le jour blanc.

Mordred se retourne de trois quarts, sur son varan, lance à l'adresse de l'escorte :

« Je n'ai pas entendu les mots du lifaune. Je sais seulement que vous-mêmes n'avez pas pu les comprendre. »

Mok baisse les yeux au sol. Lyh et Jra ne bronchent pas. Saü continue de chercher le chatoïement des couleurs, quelque part dans le ciel vide.

Tout est désespérément blême et atone.

Le froid les enserme un peu plus. Les pas, dans la nève poudreuse, peinent avec les heures. Mok, toujours à la hauteur de Saü, ralentit l'allure pour mettre une distance suffisante entre eux et leurs prédécesseurs. Le reptile suit les vallons blancs de la vallée, passe au plus près des liges qui jalonnent le trajet. Son maître le conduit d'une main assurée.

Le soldat aux traits ridés dit à voix basse :

« Nous ne sommes plus que quatre. »

Saü opine tout en progressant, lame à bout de bras. Mok poursuit.

« Ce n'est pas si simple. Parce que tout seul, aucun de nous ne peut y parvenir.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demande le jeune Digtère.

– Qu'unis, toi et moi, on a plus de chance de tuer l'un des deux autres. Une sorte d'alliance, en quelque sorte. Tu vois ? »

Saü fronce ses sourcils épais.

« Ça se fait, pendant une escorte initiatique ?

– C'est sûrement toléré. Et même si ça ne l'est pas, on doit agir au plus vite. »

Saü secoue la tête, grimace.

« J'ai eu mon compte de Mauve et de Noir, cette nuit, Mok.

– Rassure-toi, je peux m'en occuper.

– Mauve de mauve, crache le jeune soldat, j'ai vraiment cru que la Mort le rendait à la vie.

– Quoi ?

– Qax. Même décapité, il continuait à vivre. *Il parlait encore.* »

Saü, inconsciemment, accélère le pas. Mok le freine en le retenant d'un bras. Ajoute, d'une voix rassurante :

« Là où il se trouve, il ne t'embêtera plus, tu sais. Garde ton calme. »

Au même moment, Lyh, marchant de conserve avec Jra, se retourne sur le duo, croise le regard de Mok cinq longues secondes, puis s'en désintéresse.

« C'est Lyh qu'il faudrait tuer d'abord, chuchote le Digtère.

– Pourquoi lui ?

– Il mange trop. Et les vivres transportés par Rod le varan s'amenuisent dangereusement.

– Le balafre est fort.

– C'est bien pour cette raison qu'il ingurgite autant de nourriture. »

Saü dit, pensif, tout à coup :

« Moi, je l'ai eu par surprise.

– Tu parles de Qax. Et comment ?

– J'ai... j'ai choisi le moment. Tu sais, ce genre d'instant où tout flotte, comme si rien n'était vraiment déterminé.

- Ou prévisible, hein ?
- Oui, c'est ça.
- Un peu comme maintenant, non ? »

Une lueur traverse les yeux inquiets de Saü ; trop tard. Une douleur atroce fouaille son ventre. En baissant la tête, il voit la lame enfoncée dans ses entrailles chaudes ; le tissu du sarrau se tache de sang. Le Digtère ploie, terrassé, trouve la force de dévisager Mok qui a retiré le métal d'un coup sec. Il chute de tout son poids sur la nève piétinée et tassée par le varan. Geint, hurle, effrayé de sa propre mort qui le rejoint. Se recroqueville sur lui-même, sur le flanc gauche. Crie encore.

Mordred et son varan se sont arrêtés. Les deux Digtères qui les talonnaient les imitent aussitôt. Mok prend alors le cortège à témoin en brandissant sa lame au-dessus de son crâne chauve. Saü, à ses pieds, meurt peu à peu ; le sang s'étale en cercle autour de sa taille.

Jra, d'un ton détaché, dit :

« Il souffre inutilement. »

Le balaféré, à ses côtés, est du même avis, intime très vite à Mok d'abrèger les souffrances du Digtère.

La lame égorge le soldat, dégoulinante de rouge et de noir. Puis, insensiblement, Mok s'écarte du cadavre et la voix puissante de Mordred s'élève dans le milieu du jour blanc.

« Il n'en reste plus que trois. »

Mok, sans un mot, essuie sa lame contre le tissu grossier de l'uniforme.

Le jeune Saü est mort.

*

* *

Ils entourent le feu nomade. Au-dehors, le froid redouble ; la nuit tombe enfin. Le varanier gît sur l'échine de son animal. Tout est normal cette fois encore.

La yourte les protège et ils s'épient du coin de l'œil. Assis, ils mangent quelques fruits séchés, de la viande de gaur tiédie au-dessus des flammes. Jra s'attarde sur Lyh. Ses yeux noirs ne cillent pas. Et il est le premier à rompre le silence gourdu du trio.

« Il n'en reste plus que trois. »

Mok mâchouille une pelure d'agrume noire, réplique :

« Mordred le varanier l'a déjà dit il y a moins de six heures de ça.

– C'était un rappel. Un simple rappel. »

Jra jette un œil sur les trois lames posées sur la terre aplanie, à la droite de chacun des Digtères, réfléchit quelques secondes. Confie :

« Je me disais que l'attitude des derniers varaniers était difficilement compréhensible.

– Explique-toi, l'encourage Lyh.

– La guerre est sur le point d'être gagnée, sur tous les fronts. Il n'y a qu'aux abords des Sables Rouges que l'issue du conflit demande un effort supplémentaire. Mordred, Solbur, Malran, Kilfax et les autres, savent tous que le Prime Digtère Pone les remerciera comme de simples puits dont la mémoire est devenue défaillante, et pourtant, ils continuent de combattre à nos côtés.

– L’habitude, suggère le balafre. Quant aux puits, les êtres-mémoire, ils n’ont tout simplement pas le droit d’oublier ce qu’on leur ordonne de consigner dans leur esprit. Et l’analogie n’est pas stupide, d’une certaine manière. Les varaniers ont tort d’insister. L’habitude, toujours.

– Peut-être. La fin d’une fratrie aussi vieille que Bankgreen, sûrement. »

Mok s’essuie la bouche d’un revers de main.

« Les Shores eux-mêmes sont presque aussi vieux que les varaniers. »

Lyh enchaîne.

« On raconte que les maîtres de varans sont descendus du Nord blanc, le Haut Toit, se sont arrêtés aux frontières des lands parce qu’aller au-delà ne les intéressait pas. En échange de la protection demandée par les Shores, ils ont obtenu d’eux qu’ils fabriquent leurs armures.

– Les varaniers ont protégé les Shores quelques milliers de cycles, puis, lassés, les ont livrés à eux-mêmes...

– ... puisque nous étions là pour tenter de les asservir, termine Mok. Mais les Arfans ont été plus malins que nous, à ce petit jeu. »

Jra grommelle :

« Ces mauves d’Arfans qui ont osé contester la propriété naturelle des mines de l’Orman. Elles nous ont toujours appartenu. Toujours. »

La lame de Mok fuse au même moment, pour viser le front de Jra. Le métal du Digtère aux yeux noirs pare le coup avec une rapidité époustouflante. Les deux tranchants tintent d’un bruit mat au centre du triangle formé par le trio. Le balafre s’interpose en levant une main à hauteur de son épaule.

« Nous mangeons encore, Digtères. Rengainez l’un et l’autre.

– Ce ne sera pas facile de tuer le troisième, dit Mok, la lame toujours au contact de celle de son adversaire. Qax était tellement pénétré de son rôle de soldat que son aveuglement et son zèle stupide nous ont considérablement simplifié la tâche.

– Rengainez », insiste Lyh.

Mok baisse son arme, la repose à sa droite, en même temps que Jra qu’il ne quitte pas des yeux.

Il poursuit :

« Saü, trop jeune, m’a presque fait de la peine. »

Lyh ricane.

« Tu veux peut-être dire que le plus dur ne fait que commencer.

– Oui. Et non. »

Le métal s’anime, presque imperceptible. Lyh stoppe la progression de la lame à dix centimètres à peine de son plexus, oppose sa force à celle de Mok, maugrée, l’œil mauvais :

« Cela manque de dignité. »

Jra intervient à son tour.

« Nous mangeons encore. Rengainez l’un et l’autre. »

Les deux soldats obéissent, calent leur arme contre leurs cuisses. Jra dit encore :

« Tu es à l’origine des deux attaques, Mok.

– J’ai de bonnes raisons pour cela.

– Lesquelles ?

– Celles de croire que je pourrais être le troisième.

– Tu as tort, on a tous nos chances. Mais c'est déjà un aveu de faiblesse de ta part, fait le balafré.

– Non, plutôt le signe d'une prudence somme toute élémentaire.

– Et pourquoi serais-tu le troisième ? s'enquiert Jra.

– Peut-être parce que c'est moi qui ai tué Saü, qui lui-même s'est débarrassé de Qax. Vous me suivez ?

– Pas vraiment.

– La logique du tueur tué à son tour. »

Le balafré esquisse un sourire en mâchant sa dernière bouchée de viande tiède.

« Si on la suivait, ta logique, ni moi ni Jra ne pourrions te tuer, puisque nous craindrions l'un comme l'autre d'être le prochain sur la liste. »

Mok s'essuie le front dégoulinant de sueur.

« Ce n'est pas si simple. Comme vous vous en doutez. »

Jra ne relève pas.

« Et puis, toi-même, en me tuant ou en tuant Lyh, tu courrais le même risque. C'est stupide.

– Comme je viens de te le dire, Jra, ce n'est pas aussi simple. Il y a la règle et ce qu'en font les êtres de Bankgreen. La logique. Le sentiment que les erreurs sont toujours commises *d'abord* par les autres plutôt que par soi.

– Le genre de dilemme que tu pourrais soumettre à une Rune, en effet.

– Les êtres ailés bleus ne répondent pas aux sollicitations subalternes.

– Je plaisantais, Mok. Pourtant, dans le même temps, il faut bien que l'un de nous trois meure, à un moment ou un autre, puisqu'il s'agit d'une escorte initiatique. Ton intention était donc de ce point de vue totalement justifiable. À ce propos, j'ai fini de manger.

– Moi aussi, dit Lyh.

– Et moi également », confirme Mok.

Les yeux noirs du Digtère roulent d'un soldat à l'autre.

« Alors ?

– Alors, on continue à discuter », propose Lyh.

Un bref silence s'installe parmi les trois soldats assis. Chacun garde un œil sur sa lame posée à terre, parallèlement à la jambe. Puis le balafré lance, sur le ton de la conversation :

« Les varaniers n'entendent pas les pensées des lifaunes.

– C'est une question ? marmonne Jra.

– C'en est une. Puisqu'il faut parler. »

Mok répond, voix tendue.

« Ils ne les ont jamais entendues. D'après le Temps de Bankgreen, ce serait lié à la cohabitation des maîtres de varans avec les Shores. Les varaniers ne savaient pas travailler le métal et ne cherchaient pas à apprendre. Tout simplement parce que les Shores s'acquittaient déjà de cette tâche à la perfection. Certains puits Digtères et Arfans relaient et confirment encore cette donnée orale.

– Quel rapport avec les lifaunes ? s'étonne Lyh.

– Directement, aucun. Mais les varaniers auraient pu apprendre aussi à entendre les oiseaux à crête à ce moment-là, se rapprocher de la culture des esclaves des Arfans.

– Des futurs esclaves des Arfans, corrige Jra.

– Comme tu voudras », dit Mok, agacé.

Les trois Digtères s'échangent des regards nerveux.

« Depuis combien de temps les Arfans, nos ennemis, ont asservi les Shores ?

– C'est une question, Jra ?

– C'en est une, Lyh, puisqu'il faut parler. »

Mok, bouche crispée, s'éclaircit la voix. Il ne sait pas réellement pourquoi il répond, une fois encore.

« Depuis le départ des varaniers. Le Temps de Bankgreen dit que les Shores n'ont pas su se défendre des assauts répétés des Arfans. Si les Shores savaient travailler les matières, extraire du minerai pour leur usage personnel, ils manquaient cruellement d'organisation. Les Arfans, eux, étaient plus malins, mieux structurés. Les lands sont leur invention.

– Ils étaient nés pour asservir, dit Lyh.

– Oui. D'ailleurs, plusieurs puits Arfans ont toujours en mémoire l'épisode du signe de reddition du coordinateur des phalanges Shores, avant que celles-ci soient démantelées par les armées Arfanés. Le Shore en question, dont aucun puits n'a perpétué le nom jusqu'à aujourd'hui, voyant que tout était perdu, s'est avancé vers les lignes ennemies, au petit matin d'une des premières journées de l'Éveil.

– Il a demandé à parler au MaSatri ou à celui chargé de le représenter », enchaîne Jra.

Mok acquiesce, inquiet. Reprend :

« Le représentant du MaSatri l'a salué d'un signe de tête. Le Shore a répondu en tendant son poing puis en l'ouvrant, paume tournée vers le ciel. »

Une seconde s'écoule, nauséuse. Le Digtère soupçonne quelque chose d'anormal, soudain, mais se sent incapable de dire quoi. Il éprouve un picotement à la base du poignet droit. Ses yeux suivent son bras tendu. Et amputé. Sa main gît paume ouverte, là, sur le sol, au milieu du trio. La voix du balafre résonne :

« Difficile de parler du geste de reddition des Shores sans le mimer, même inconsciemment. Surtout inconsciemment. »

Mok comprend, l'espace d'une fraction de seconde, qu'il ne doit son absence de douleur qu'à la précision du coup porté par l'un des soldats. Les deux ont leur lame en main. Seule celle de Jra a le tranchant souligné d'un filet rouge noir. Bêtement, Mok pense à sa main coupée, voudrait la récupérer. Il sait aussi que la douleur va exploser très vite, le terrasser.

Puis tout se passe à une vitesse folle.

Il tente de se saisir de son arme avec sa main valide, la gauche. Sa lame repose contre la cuisse droite. Il l'empoigne. Lyh suit le mouvement, sectionne l'avant-bras droit de son compagnon. Mok, yeux révulsés, lutte désespérément contre l'évanouissement, agite sa propre lame devant les deux Digtères. En vain. Jra en profite, taillade à plusieurs reprises la cuisse et le mollet gauche du soldat détrempé de sang. Au plus profond de son calvaire, Mok entend le tintement d'un métal contre le sol dur ; le monde tangué, exhale une odeur de pourri. Le soldat a aussi envie de vomir toute sa souffrance. Pour l'oublier et se croire encore vivant. Il comprend que son autre bras vient de tomber, coupé net par l'une des lames, à côté du feu nomade.

Les dix dernières secondes de son existence s'achèvent au creux d'une lucidité pénible. Il voit la lame de Jra lui transpercer le ventre, le sourire haineux du même Digtère s'épanouir, le coup fatal

assené par le balafré. Il suit des yeux, aussi longtemps qu'il le peut, le métal effilé fendre l'air en une ligne horizontale parfaite — pour le décapiter.

La lame chuinte en tranchant violemment la chair.

Lyh et Jra sont toujours assis, arme ensanglantée posée en travers de leurs cuisses. Ils assistent, impassibles, à la fin de l'agonie. Le corps de Mok bascule en arrière et s'étale, noyé de son propre sang. La tête roule encore quelques mètres et bute contre le tissu de la yourte.

Le balafré confie, d'un ton léger :

« Elle n'ira pas plus loin. »

Jra acquiesce lentement. Deux fois.

Et Lyh, intrigué, se dit que c'est peut-être une de trop.

Ils traînent le cadavre décapité au-dehors. Jra le tient par les épaules, le balafré par les jambes. La nève tombe de nouveau. Les deux Digtères, levant les yeux au ciel machinalement, aperçoivent les lueurs brasillantes des sentinelles ; le froid est mordant. La seule lumière des lieux reste la clarté du feu voilée par le tissu de la yourte. Le corps raidi de Mok glisse sur le sol blanc, trace une longue saignée noire en contournant l'abri. La tête coupée est enfouie sous le sarrau de l'uniforme.

Quelques mètres plus loin, les deux soldats passent devant le grand varan et Mordred, allongé sur le dos de la bête. La nève les recouvre à moitié ; les flancs du reptile palpitent doucement. Lyh marmonne en tirant le poids mort :

« Ils ne peuvent pas dormir.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Rod et Mordred, son maître. Ils sont aussi vieux que le monde mauve et noir. Cela ne leur servirait à rien de dormir.

– Fais attention, derrière toi. »

Jra rappelle à son compagnon la présence d'un lige au milieu du faux plat. Le balafré se retourne, avise l'arbre.

« On le dépose ici ?

– Non. Je préférerais qu'on fasse encore quelques mètres.

– Pourquoi ?

– Histoire d'avoir un peu plus de distance entre lui et nous.

– Alors, juste après le rocher qui affleure, là-bas ? »

Jra grimace, hésite ; Lyh le devance.

« Ça ne fait jamais que quinze mètres de plus, je suis d'accord, mais ça suffira. Je n'ai pas envie de traîner ce fardeau toute la nuit. »

Le Digtère aux yeux noirs juge le propos plein de bon sens, consent à laisser le cadavre en bordure de la pierre grise, se masse le dos quelques secondes pour soulager ses reins malmenés par l'effort ; s'apprête à faire demi-tour, mais se ravise au dernier moment. Il remarque que les deux mains de Lyh sont maintenant logées dans les poches de l'uniforme. La lame pend le long de la hanche droite, accrochée à la ceinture de peau par un collet ; il en est ainsi de tous les soldats Trois-Doigts engagés dans le conflit de l'Orman. Malgré tout, il ne regagnera pas la yourte en précédant son compagnon d'armes.

Le balafré lui décoche un sourire entendu, dit à voix basse :

« C'est de bonne guerre. »

Puis ils remontent la pente douce côté à côté, s'écartent du grand varan endormi, rejoignent l'entrée de la yourte.

C'est en franchissant le seuil, épaule contre épaule, qu'ils entendent la voix lointaine du varanier leur dire :

« Il n'en reste plus que deux. »

Ils gagnent chacun un angle de l'abri, après avoir réalimenté le feu nomade de deux rondins séchés, s'assoient en tailleur et se fixent intensément par-dessus les flammes orangées. Le balafre rompt le premier le silence morne.

« Tu essaies de te souvenir du temps que j'ai pu passer à dormir, la nuit dernière.

– Et comme toi, je n'en ai aucune idée.

– Se défier maintenant ne servirait de toute façon à rien. Et puis, on est fatigué, non ?

– Oui, fait laconiquement Jra. Mais pas au point de s'endormir. Pour cette nuit au moins. »

Il serre le manchon de son arme. Lyh préfère crocheter ses doigts autour de la lame froide, toujours souillée de sang.

Et ils ne se disent plus rien.

*

* *

Mordred arrête son varan un court instant, à l'aplomb de la butte naturelle qui se dresse devant eux. Il maintient de ses gants de métal les rênes tendues au-dessus du cou. En arrière, à distance raisonnable de la queue de l'animal, campent les deux Trois-Doigts, lame en main.

Lyh le balafre serre l'autre poing, grimace de douleur. Il a logé au creux de la paume une pierre angulaire hérissée de plusieurs pointes. Il saigne un peu, mais la blessure, entretenue par petites pressions des doigts, lui permet de rester éveillé. À ses côtés, Jra ferme les yeux toutes les heures, chaque fois pour une dizaine de secondes, puis les rouvre. Les deux soldats ont décidé qu'ils ne tenteraient rien pendant la journée.

La nève pointille l'air de milliers de flocons. Rod se remet en route sous l'impulsion de son maître, gravit la colline. La rondeur blanche du sommet se confond avec le ciel et Lyh se souvient des paroles du varanier : « *Bankgreen ressemble à une prison sans toit d'où même un lifaune ne pourrait s'envoler.* » Le monde mauve et noir étouffe sous le poids du Sommeil. Le Digtère serre de nouveau la pierre ; un filet de sang coule d'entre les deux grands doigts, le pouce aplati et puissant les comprime davantage. En jetant un œil discret sur sa gauche, il se rend compte que son comparse paraît plus alerte que lui. Il avance, mécaniquement, pose un pied après l'autre, ses lourdes chaussures de peau hydrofuge l'empêchent de se refroidir trop vite.

Il se souvient aussi des rudiments guerriers qu'on lui a enseignés avant son départ. On lui a cent fois répété que le plus mauvais juge des capacités d'un ennemi par rapport aux siennes, c'est soi-même. Peut-être que Yeux Noirs n'est pas plus en forme qu'il ne l'est, au bout du compte. Et peut-être que tous deux ont besoin de dormir. Seulement dormir.

Lyh sursaute, tout à coup. Il est à peu près certain d'avoir vu Yeux Noirs trébucher dans la nève poudreuse. C'était un mouvement à peine entamé, désordonné. Les deux soldats se regardent

longtemps. Le varan poursuit son ascension, parvient au sommet de la butte, où Mordred lève son bras en armure pour dire :

« Le début des Sables Rouges du Dill, Digtères. »

Le balafre et Yeux Noirs s'écartent du reptile pour venir se planter à hauteur du varanier, et ne voient rien de plus que la même blancheur sans profondeur de tous les jours précédents.

Jra grommelle :

« En Sommeil, ces Sables devraient s'appeler autrement.

– Ils sont rouges, soldat, répond Mordred. Aussi rouges que le sang qui coule de la main de ton congénère.

– J'avais vu.

– Alors, si tu as vu, Jra, tu peux sûrement me dire qui, de toi ou de lui, a l'approche la plus pertinente du problème qui vous préoccupe.

– Je crois que c'est moi », assène Yeux Noirs.

Mordred se tourne lentement vers Lyh.

« Et toi, qu'en penses-tu ?

– J'ai trop mal pour réfléchir, varanier.

– Dans ce cas, fait Mordred en hochant le heaume trois fois, tu favorises le raisonnement de ton adversaire. C'est bien ça ?

– J'ai probablement trop mal, mais je vis, je suis debout.

– Tu survis, corrige le varanier. *Probablement* trop mal ? Tu ne sais plus à quel point tu souffres ? »

Le balafre serre le poing sur la pierre coupante, ferme les yeux une fraction de seconde.

Murmure :

« Par moments, je ne comprends pas pourquoi je le fais.

– Parce que la douleur n'a plus la même signification lorsqu'elle est répétée, encore et encore.

– Ce Digtère est un imbécile, maugrée Yeux Noirs.

– Justement, temporise Mordred en revenant sur Jra, veux-tu que je te dise ta mort ?

– Non. Personne n'a envie de connaître sa fin. Personne. Hier, aujourd'hui, demain, de toute éternité mauve et noire.

– Ta mort est horrible. Comme celle de ton compagnon. Reste à savoir laquelle est concernée par l'escorte initiatique. Je vous livre un indice, Digtères : même si je vous donnais la réponse, cela ne changerait absolument rien au cours du Temps de Bankgreen. Et vos morts resteraient les mêmes. Cela vous aide-t-il, au moins ? »

Lyh et Jra s'ignorent, de part et d'autre du grand varan calme. Le premier serre sa pierre nerveusement, le second ferme les yeux dix secondes.

Le balafre fronce les sourcils, crispé. Il ne sait plus si une heure s'est écoulée depuis le dernier clignement de son compagnon ; il jurerait que non.

Et onze secondes peuvent-elles en faire dix ?

Personne ne lui répond, dans le blanc du monde.

Ils marchent à travers la large plaine. La nève recouvre les Sables Rouges. De loin en loin se dressent les hampes de bois-mire ; elles balisent le chemin jusqu'au camp Digtère. Mordred a été

appelé en renfort de l'aile Ouest du dernier front ouvert contre les Arfans. L'aile Est est tenue par Solbur. Les sept autres varaniers ont dételé et commencent à errer aux lisières du Nord. Les deux maîtres de varans encore en guerre perçoivent les échos de leurs vies à intervalles réguliers.

Deux fois, Solbur a sollicité les brumes de l'Okar pour parler seul à seul avec Mordred, qui a refusé. Sa réponse relayée par le fil des brumes tenait à ces quelques mots : « *Je suis en escorte initiatique. Je n'ai pas le temps. Il va de ma survie de guerrier de surveiller la sélection et de veiller à ce qu'elle me soit le plus utile possible. Tu comprendras sûrement.* »

Lyh serre le poing droit de plus en plus souvent. Le jour blanc reste le même. Le Digtère croit pourtant deviner que l'après-midi décline ; la lumière du ciel bas lui semble plus granuleuse, depuis quelques centaines de mètres. Le mouvement de la queue du reptile, en avant, rythme la marche. L'armure de Mordred demeure droite, inaltérable, sur l'échine. Le gris du heaume et du haubert vibre dans la clarté. À gauche, progressant au même pas, Jra *ferme les yeux.*

La hampe surgit du néant pâle à vingt mètres de là. *Cinq secondes.* Une inscription orne le bois aux deux tiers de sa hauteur : une étoile entourée d'un cercle. L'étoile se réduit au dessin de trois barres incurvées, puisque c'est ainsi que les Digtères représentent les sentinelles changeantes. *Dix secondes.* Rod souffle son cri dans l'air épais du Sommeil. Mordred le flatte de sa main gantée de métal. *Douze.*

C'est sûrement deux de trop.

Le balafré ne sent plus sa paume, endure l'enfer, voudrait que le temps raccourcisse jusqu'à s'arrêter, pour rendre la douleur supportable. Peut-être. Vingt secondes au moins. C'est bien plus qu'il ne lui en faut.

La pierre couverte de sang tombe dans le blanc pur de la nève ; Lyh se rue sur Yeux Noirs qui continue d'avancer, paupières baissées. En levant sa lame, il s'aperçoit que le Digtère revient à lui. Les deux soldats échangent ainsi un bref regard, sentent que le temps ne peut plus avoir la même signification, qu'il se dissocie à jamais. Dans une dimension seulement partagée par le balafré, Mordred et Rod le varan, la pointe de Lyh transperce le dos et reste plantée droite dans la chair.

Jra est secoué de spasmes, pousse un long cri, titube dans la nève poudreuse et s'effondre de toute sa masse, tête en avant. La chute résonne d'un bruit étouffé, trop bref. Déjà, le jour blanc l'a définitivement avalé.

Lyh tombe à genoux, regarde sa main abîmée, ferme les yeux. Les rouvre. Il est devenu un initié. Probablement pour le pire.

Mordred s'est retourné sur sa monture, main droite tenant les rênes, bras gauche en appui sur l'échine du grand varan. Il lance d'une voix forte, aussi vieille que le monde mauve et noir :

« Il n'en reste plus qu'un, Digtère. »

Le balafré, crâne rasé, vêtu de son uniforme clair, sourit, à peine étonné. Sur Bankgreen, tout a une raison.

Il est en vie.

Ils traversent la plaine des Sables Rouges ; la pénombre gagne le ciel. Mordred a permis à Lyh de marcher aux côtés du varan. Et le Digtère balafré lui demande, en noyant ses yeux dans le gris blanc qui les cerne de toutes parts :

« Nous ne bivouaquons pas ? »

L'être en armure, stoïque sur l'échine de sa monture, dit :

« Le camp de soutien est tout prêt, les brumes de l'Okar me l'ont confirmé. Nous devrions être arrivés avant la nuit pleine.

– Les brumes, répète Lyh pensivement. Nous, les Digtères, on sait que vous les peuplez, mais on s'est toujours demandé ce qu'elles étaient réellement.

– Elles sont ce que vous voudrez, toi et les tiens. Parce que cela n'a aucune importance.

– Je suis l'initié, maintenant, non ?

– Peut-être, mais cela ne te donne aucun droit particulier.

– Je croyais pourtant que...

– Tu n'es rien que le survivant d'une escorte composée de cinq Trois-Doigts. Au fait, sais-tu pourquoi tu en as réchappé ? »

Lyh hausse les épaules, hasarde :

« J'avais dormi plus longtemps que Jra, la nuit précédente.

– Non. Ta souffrance a étiré le temps, alors que la fatigue de ton adversaire voulait le rétrécir.

– Je ne comprends pas.

– Jra n'a fermé les yeux que dix secondes en tout et pour tout, la dernière fois qu'il a pu le faire.

– C'est impossible. Je n'aurais pas eu le temps de l'attaquer.

– Erreur, Digtère, puisque tu l'as fait. Je me suis d'ailleurs demandé pourquoi tu n'avais pas agi avant. Dix secondes, c'est largement suffisant pour se ruer sur un futur cadavre.

– Vous ne pouviez rien voir, objecte le balafre, vous ouvriez la marche.

– Je suis varanier. »

Ils progressent toujours, sans ralentir l'allure. La nève s'obscurcit avec la nuit proche. Le soldat s'enquiert, préoccupé :

« Je ne sais à peu près rien de mon nouveau rôle d'initié, maître de varan.

– La question est louable. Mais, comment dire ? »

Mordred se tait un court instant, reprend de sa voix profonde et rauque :

« En théorie, si la logique d'un groupe mis à l'épreuve est respectée, je dois en conclure que tu sauras m'assister convenablement, le moment venu. En pratique, les raisons de ta survie ne répondent pas forcément aux critères exigés. Tu n'as pas été malin. Tu as juste retardé l'instant où tu sombrerais dans le sommeil, en escomptant qu'il surviendrait *après* le Digtère aux yeux noirs. Jra a fait le même pari stupide, bien sûr, en choisissant simplement une tactique qu'il pensait plus efficace, au moins sur le moyen terme. Il s'est trompé. En résumé, soldat, tu n'as pas été plus intelligent que ton compagnon. Seulement plus chanceux.

– En quoi consiste mon rôle d'initié dans la bataille qui vient ? s'entête le balafre.

– En bien plus de ruse et de lucidité que de hasard. Même s'il y a une chose qui peut te rassurer, Digtère, tout de suite.

– Laquelle ?

– Tous les initiés qui t'ont précédé s'en sont sortis de la même façon que toi. À ce propos, tu veux connaître ta mort ?

– Non, encore une fois non », grommelle le soldat.

Mordred ne relève pas, guide son varan avec les rênes. Au même moment, au-delà d'une hampe de bois-mire de plus, à dix mètres de leur position, le fond gris noir de la nuit s'éclaire d'une lueur ;

un halo jauni et vacillant. Puis d'autres points rouges et orangés surgissent du néant, un à un. Des rumeurs, des éclats de voix s'élèvent aussi. Mordred annonce :

« Le camp de soutien. »

Le regard de Lyh se perd dans la lumière incertaine qui brille, là-bas ; la première qui lui est apparue. Elle se rapproche, et le Digtère pense que c'est comme une Mort patiente et inévitable.

Qu'il reconnait malgré lui.

